

MARIE NDIAYE

# LADIVINE

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

PUZZLE, théâtre (avec Jean-Yves Cendrey), 2007.

MON CŒUR À L'ÉTROIT, roman, 2007 (repris dans « Folio », n° 4735).

TROIS FEMMES PUISSANTES, roman, 2009 (repris dans « Folio », n° 5199), prix Goncourt.

LES GRANDES PERSONNES, théâtre, 2011.

### *Aux Éditions Mercure de France*

AUTO PORTRAIT EN VERT, 2005 (« Traits et portraits » ; repris dans « Folio », n° 4420).

### *Aux Éditions de Minuit*

QUANT AU RICHE AVENIR, 1985.

LA FEMME CHANGÉE EN BÛCHE, 1989.

EN FAMILLE, roman, 1991.

UN TEMPS DE SAISON, roman, 1994 (« double », n° 28).

LA SORCIÈRE, roman, 1996 (« double », n° 21).

HILDA, théâtre, 1999.

ROSIE CARPE, roman, 2001, prix Femina.

PAPA DOIT MANGER, théâtre, 2003.

TOUS MES AMIS, théâtre, 2004.

LES SERPENTS, nouvelles, 2004.

### *Aux Éditions P.O.L*

COMÉDIE CLASSIQUE, roman, 1987 (repris dans « Folio », n° 1934).

### *À l'École des Loisirs*

LA DIABLESSE ET SON ENFANT, 2000.

LE SOUHAIT, 2005.

*Suite des œuvres de Marie NDiaye en fin de volume*

## LADIVINE



MARIE NDIAYE

# LADIVINE

roman

*nrf*

GALLIMARD

L'auteur remercie le Centre National du Livre pour l'aide qu'il lui a apportée.

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Extrait de la publication

Elle redevenait Malinka à peine montée dans le train et ce ne lui était ni un plaisir ni un désagrément puisqu'elle avait cessé depuis longtemps de s'en rendre compte.

Mais elle le savait car elle ne pouvait plus alors répondre spontanément au prénom de Clarisse lorsqu'il arrivait, c'était rare, qu'une personne de connaissance ait pris le même train, la hèle ou la salue par son prénom de Clarisse et la trouve déconcertée, stupide et vaguement souriante, créant une situation de gêne réciproque dont Clarisse, un peu hébétée, ne pensait pas à les sortir en rendant simplement, avec un semblant de naturel, le bonjour, le comment ça va.

C'est à cela, à sa propre incapacité de répondre au prénom de Clarisse, qu'elle avait compris qu'elle était Malinka dès qu'elle montait dans le train de Bordeaux.

Elle savait qu'elle se serait aussitôt retournée si quelqu'un l'avait appelée ainsi, si quelqu'un, voyant son visage ou reconnaissant de loin sa silhouette fine, sa démarche toujours un peu précaire, s'était écrié : Hé, Malinka, bonjour.

Cela ne pouvait se produire — mais était-ce certain ?

Il y avait eu une époque, lointaine maintenant, où, dans une autre ville, une autre région, des filles et des garçons

l'avaient appelée Malinka car ils ne lui connaissaient pas d'autre prénom et qu'elle non plus, du reste, ne s'en était pas encore inventé un.

Il n'était pas impossible qu'une femme ayant son âge l'aborde un jour et, avec un air de surprise ravie, lui demande si elle n'était pas cette Malinka de son passé, de ce collège et de cette ville dont elle, Clarisse, avait oublié le nom, l'aspect.

Et Clarisse ne pourrait s'empêcher de sourire, non pas vaguement mais avec confiance et hardiesse, et elle ne serait ni déconcertée ni stupide quoiqu'il fût certain qu'elle ne reconnaîtrait pas, elle, la femme qui prétendrait l'avoir connue quand elle était Malinka.

Mais elle reconnaîtrait son prénom et une manière qu'aurait la dernière syllabe de s'attarder dans l'atmosphère, traçant un sillage de promesses, d'attente heureuse et de jeunesse intacte, et c'est pourquoi il lui semblerait d'abord n'avoir aucune raison de laisser l'embarras s'installer entre elle et cette ancienne camarade dont elle ne se rappellerait rien, c'est pourquoi elle s'appliquerait à donner à son visage une expression de contentement pareille à celle de l'autre, avant de se souvenir du danger qu'il y avait pour elle à accepter de redevenir Malinka, même occasionnellement.

Elle n'osait penser alors à ce qu'il lui faudrait faire.

Tourner brusquement le dos à cette personne, grimacer en feignant l'incompréhension dépassait largement les timides entorses à la politesse, à l'amabilité que pouvait envisager de donner une Clarisse Rivière rompue à la neutralité.

Assise dans le train, les yeux fixés sur la vitre, sur le grain et les menues rayures du verre que son regard ne traversait



pas, si bien qu'elle aurait été en peine de décrire le paysage qu'elle parcourait dans un sens le matin, dans l'autre le soir une fois par mois depuis des années et des années, elle tremblait d'appréhension en s'imaginant devoir se composer une attitude judicieuse dans le cas où quelqu'un l'appellerait Malinka.

Puis ses pensées dérivaien, elle oubliait peu à peu le motif de son tremblement même si le tremblement demeurait et qu'elle ne savait comment le faire cesser et qu'elle finissait confusément par l'attribuer au mouvement du train qui scandait sous ses pieds, dans ses muscles, dans sa tête fatiguée, le prénom qu'elle aimait et détestait, qui lui inspirait peur et compassion en même temps, Malinka, Malinka, Malinka.

Il ne lui avait pas toujours été facile, quand sa fille Ladivine était encore petite, de se rendre ainsi secrètement à Bordeaux, d'y passer une partie de la journée puis d'en revenir suffisamment tôt pour ne susciter la méfiance de personne.

Mais elle y avait toujours réussi.

Elle n'en était ni fière ni confuse.

Elle avait fait ce qu'elle devait faire, elle le ferait jusqu'à la mort de l'une ou de l'autre et elle avait, pour cela, mis en œuvre toutes les ressources dont elle disposait, qu'elle savait chiches — d'intelligence, d'astuce, de tactique.

Elle pensait parfois n'avoir aucune de ces facultés-là, ou les avoir perdues avec le temps, et elle était parvenue pourtant à mobiliser ce qu'elle n'avait pas pour concevoir une routine sûre et appropriée à la situation.

Mais elle n'en était ni fière ni confuse.

Elle faisait, comme une bête, ce qu'elle devait faire.

Elle n'avait à ce propos aucune opinion, pas de sentiment, seulement la conviction obstinée, inébranlable, comme innée, que lui incombait la double responsabilité de l'action et du secret.

Et quand, arrivée à Bordeaux, elle allait à pied jusqu'au quartier Sainte-Croix, empruntant à chaque fois les mêmes rues et marchant toujours du même côté de ces rues, non pas tant les nécessités du secret que le devoir qu'elle s'était imposé de ne jamais fléchir l'empêchait de prendre un taxi ou, plus tard, le tram où des habitués auraient pu finir par la reconnaître, lui adresser la parole, lui demander où elle se rendait, ce à quoi Clarisse Rivière, qui dans cette ville était Malinka en esprit et ne savait inventer quoi que ce fût, n'aurait pu faire autrement que de dire la vérité.

— Je vais voir ma mère, aurait-elle répondu.

Il était inconcevable qu'elle pût être amenée à prononcer une telle phrase.

Il lui semblerait qu'elle avait échoué là où l'échec ne pouvait être ni pardonné ni oublié ni transformé en simple erreur, dans la mission même de toute son existence qui n'avait d'autre sens, se disait-elle aussi évasive qu'implacable, que de dissimuler à tous que Clarisse Rivière s'appelait Malinka et que la mère de Malinka n'était pas morte.

Elle tournait dans la sombre rue du Port, s'arrêtait devant la maison aux murs noirs, entraît avec sa clé et, là, dans le vestibule humide, ouvrait la porte de l'appartement.

Sa mère, quoique prévenue de son arrivée puisque Clarisse Rivière venait la voir le premier mardi de chaque mois, l'accueillait toujours par la même exclamation fausement surprise, empreinte d'un sarcasme forcé :

— Tiens, enfin, voilà ma fille !

Et Clarisse Rivière avait cessé depuis longtemps de s'en agacer, comprenant que c'était la façon dont sa mère, cette femme lésée, exprimait ce qui devait bien être, au bout du compte, de l'affection, voire de la tendresse envers elle, Malinka, qui avait, dans une autre vie, un autre prénom que sa mère ignorait.

La mère de Malinka ne savait rien de Clarisse Rivière.

Mais elle n'était pas si perdue qu'elle ignorât qu'elle ne savait rien. Elle feignait de ne pas se douter que sa fille Malinka, le premier mardi du mois, lui arrivait d'une existence plus charpentée et moins solitaire que celle qu'elle lui avait approximativement dessinée bien longtemps auparavant et dans laquelle elle ne paraissait vivre et travailler que de manière accessoire, dans le seul but de pouvoir rendre visite à sa mère une fois par mois.

Clarisse Rivière savait que, si sa mère affectait d'être sa dupe, si elle ne cherchait pas à en apprendre davantage et si, même, il lui avait semblé parfois que sa mère ne voulait surtout pas être instruite, c'est qu'elle avait compris et accepté les raisons du secret.

Qu'elle les eût comprises, certes, mais pourquoi et comment aurait-elle dû les accepter ?

Oh, cela, la muette soumission de sa mère à ce qui aurait dû la scandaliser, Clarisse Rivière n'aurait jamais assez de sa vie entière à la fois pour lui en être reconnaissante, d'une reconnaissance ternie de désespoir et de rancune, et pour l'expier.

Et pourtant elle se devait d'agir ainsi.

Cela ne pouvait ni s'expliquer ni se justifier ni s'absoudre.

Que sa mère, ayant compris, et dans la douleur et

l'affreuse amertume d'une telle compréhension qui ne pouvait être dite à personne, fût devenue une femme difficile, hargneuse et lunatique, souvent offensante, ne suffisait pas à Clarisse Rivière.

Elle l'eût voulue plus difficile encore, elle l'eût voulue haineuse et indignée.

Mais la chose elle-même ne pouvait être dite.

Seules la mauvaise humeur, l'âcre rancune pouvaient en rendre compte, et encore dans la mesure où ces manifestations d'aigreur ne s'approchaient pas trop des mots de ce qui ne devait être dit.

Clarisse Rivière avait parfois l'impression que ces mots, à peine prononcés, les auraient tuées toutes les deux — elle parce que ce qu'elle avait fait, ce qu'elle avait ressenti comme un devoir et une obligation de faire, n'était pas excusable, et sa mère parce qu'à l'humiliation d'avoir été ainsi traitée s'ajouterait celle de l'avoir su et admis, fût-ce dans la rage et le ressentiment.

Ces mots les auraient tuées, songeait parfois Clarisse Rivière.

Et si ce n'était pas le cas, si elles y survivaient, elles ne pourraient de toute façon plus jamais se revoir.

Voilà ce que Clarisse Rivière redoutait par-dessus tout, d'être obligée de renoncer à ses visites quand bien même celles-ci ne lui procuraient qu'un plaisir ambivalent, une émotion remplie de peine et d'insatisfaction.

Elle entra dans la pièce où sa mère, debout près de la fenêtre depuis laquelle elle l'avait guettée et vue arriver sur le trottoir étroit, ne s'évertuait plus à contrefaire habilement la surprise.

Elle la simulait avec paresse, sans conviction, avec peut-

être aussi une lassitude plus générale pour toute espèce de théâtre, pour ce jeu dans lequel elles étaient prises toutes les deux à jamais.

Clarisse Rivière la sentait à chaque fois, l'ampleur de cette lassitude, elle en était inquiète, brièvement.

Il lui arrivait de songer qu'ayant traversé maintenant en esprit, chacune de son côté, les multiples épaisseurs de silences et de hontes qui non pas les séparaient mais les enveloppaient, elles étaient parvenues à une forme de sincérité, si tant est que la sincérité pût être pourvue des apprêts de la comédie.

C'était comme si, songeait-elle parfois, elles se voyaient distinctement l'une l'autre à travers leurs masques tout en sachant qu'elles ne les ôteraient jamais.

Car la vérité toute nue n'aurait pas souffert d'être regardée.

— Tiens, enfin, ma fille, susurrait la mère de Malinka, et Clarisse Rivière ne s'en agaçait plus, elle souriait d'un sourire en deux temps qu'elle n'avait pas ailleurs, à la fois tendre et prudent, large et soudain retenu.

Elle embrassait sa mère, qui était petite, menue, bien proportionnée, qui avait, comme elle, des os ténus, épaules étroites et longs bras minces, et un visage aux traits resserrés, peu saillants, d'une joliesse parfaite et cependant discrète, à peine visible.

Dans la région où la mère de Malinka était née, où Clarisse Rivière n'était jamais allée et n'irait jamais mais dont elle avait regardé furtivement, avec une sensation de lourd malaise, quelques images sur Internet, les gens avaient ces mêmes traits délicats, bien rassemblés sur le visage comme par souci de cohérence, et ces mêmes longs bras presque aussi fins à l'épaule qu'au poignet.

Et que sa mère eût ainsi hérité les caractéristiques physiques de toute une postérité, puis les eût transmises à sa fille (les traits, les bras, la longueur de la silhouette et, grâce à Dieu, c'était tout) avait autrefois étourdi de colère Clarisse Rivière, car comment échapper durablement si l'on était ainsi marqué, comment prétendre n'être pas ce qu'on ne voulait pas être, ce qu'on avait pourtant le droit de ne point vouloir être ?

Mais la colère aussi l'avait quittée.

Tout au long de ces années, Clarisse Rivière n'avait jamais été confondue.

De sorte que, avec l'âge, la colère aussi l'avait quittée.

Car Malinka en Clarisse n'avait jamais été débusquée.

Sa mère habitait cette pièce unique, en rez-de-chaussée, que payait en partie Clarisse Rivière, et dont une grille noire protégeait la fenêtre d'éventuels cambrioleurs.

Parfaitement entretenue, chaque jour époussetée et nettoyée avec une fébrilité, une anxiété maniaques, la pièce était bourrée de meubles et d'objets vieillots, mal assortis mais dont l'accumulation colorée, vernissée, l'extravagante juxtaposition dans un espace aussi restreint finissaient par créer un effet loufoque non recherché mais chaleureux, quelque chose de presque aberrant au sein duquel Clarisse Rivière se sentait, quoique avec réticence, plutôt bien.

Elle s'asseyait dans un fauteuil de velours frappé aux accoudoirs recouverts de napperons de tulle, sa mère restait debout dans une raideur méfiante, défensive, qui n'avait plus de raison d'être, qui n'était que le vestige d'une attitude ancienne que les circonstances avaient alors motivée, quand Clarisse Rivière avait tenté de se dérober à son devoir, à sa mission — oh elle peinait à se le rappeler, elle

avait essayé de n'avoir plus rien à faire avec la mère de Malinka, et cela était très mal.

Sa mère savait qu'elle n'avait plus à craindre d'être abandonnée, d'être fuie, mais elle demeurait devant Clarisse Rivière, aux premiers moments de l'arrivée de celle-ci, dans une posture de gardienne, feignant de surveiller sa fille qui aurait pu vouloir encore lui échapper et, en réalité, se contrôlant elle-même dans son refus obstiné, injustifié de se lâcher la bride, tenant à apparaître pour toutes deux comme la figure dramatique de la dignité à jamais outragée.

Ce n'était pas nécessaire, songeait Clarisse Rivière, cela n'avait jamais été nécessaire.

Elle savait comme sa mère que l'outrage était là, autour d'elles, dans le simple fait que Malinka visitait sa mère clandestinement parce qu'elle en avait décidé ainsi et qu'à une décision aussi scandaleuse on ne pouvait plus faillir une fois prise.

L'outrage ne pouvait être oublié et il n'était pas nécessaire d'en témoigner par des mines, par certain silence qui, se voulant expressif, plombait l'outrage d'un lyrisme un peu dégradant.

Ainsi songeait Clarisse Rivière qui sentait pourtant sa tendresse s'accroître de voir sa mère maladroite dans ses ruses pour avoir l'air plus grande qu'elle ne pouvait l'être.

Car la mère de Clarisse Rivière n'était qu'une pauvre femme à laquelle auraient bien convenu et suffi les joies petites d'une existence ordinaire, à laquelle on ne pouvait reprocher de n'avoir pas toujours les gestes exacts sur la scène où sa fille l'avait forcée à monter.

Elle-même, Clarisse Rivière, avait trébuché parfois.

Il lui était arrivé de se mettre à pleurer dans le fauteuil,

des sanglots subits et violents apparemment provoqués par une altercation qu'elle avait pu avoir avec sa mère mais qui, en réalité, n'avaient d'autre cause qu'un brutal assaut de conscience.

Comment peut-on vivre ainsi ? se demandait-elle soudain. Est-ce que cela n'aurait pas dû être différent ?

Mais, toujours et même dans les pleurs, sa volonté ancienne, farouche, obtuse, se redressait pour lui signifier que les choses étaient telles qu'elles devaient être, et si confiante était cette volonté aveugle, stupide, cette sauvage détermination de sa jeunesse que Clarisse Rivière n'avait jamais eu peur qu'une faiblesse l'y fit renoncer.

Dans ces instants les gestes seuls perdaient de leur justesse.

Elle se voyait sanglotant dans le fauteuil, elle se trouvait médiocre, elle se trouvait bonne femme et comédienne excessive comme sa mère, mais pour elle il n'y avait pas d'excuse.

Et puis cela passait. Elle oubliait cette défaillance.

Ne lui restait que le souvenir un peu étonné d'un réveil de cette ténacité qui était en elle son seigneur et qu'elle ne pouvait imaginer trahir. Pourquoi cette puissance au fond d'elle avait bougé, elle finissait par l'oublier.

Chaque premier mardi du mois la mère de Malinka recevait assez d'argent pour faire ses courses jusqu'à la prochaine visite, ainsi qu'un petit cadeau, flacon d'eau de Cologne, brûle-parfum, torchon de lin véritable, car elle aimait passionnément les objets et les surprises et que Clarisse Rivière, qui s'embêtait beaucoup à trouver tout cela, ne pouvait se résoudre à ne lui apporter qu'une sèche enveloppe de billets.



Elles s'attablaient ensuite dans la minuscule cuisine et mangeaient ce que sa mère avait préparé la veille, un veau marengo ou du hachis parmentier ou du chou farci de canard confit, et seule sa mère parlait de ce qu'elle avait fait durant ce mois et des quelques personnes qu'elle avait rencontrées au club de vieilles dames du quartier, et cela ne pesait plus entre elles, que Clarisse Rivière ne pût rien dire de sa vie et que sa mère ne pût rien lui demander.

Il y avait eu un temps où, son propre récit fini, la mère de Malinka restait un peu hagarde, bouche entrouverte, et fixait d'un œil éploré et suppliant et cependant sans espoir, résigné, le visage de Clarisse Rivière qui devenait alors si froid, si dur que sa mère baissait les yeux.

Alors un silence dense, douloureux tombait entre elles, jusqu'à ce que la mère de Malinka reprît une histoire, n'importe laquelle, une insignifiante déjà racontée, et que le visage de Clarisse Rivière redevînt peu à peu ce qu'il était, le beau visage doux, tendre, lointain que la mère de Malinka connaissait et aimait et dont les traits étaient pareils aux siens.

Sa mère n'avait plus de ces vertiges, de ces inutiles et dissonantes expectatives.

Elle ne levait plus que rarement ses yeux vers le fin visage à peine usé de Clarisse Rivière, sachant qu'elle le trouverait toujours maintenant imprégné de cette bonté lisse et distante et réservée que n'avait pas son propre visage tourmenté, tout plissé de nervosité.

Elle ne demandait plus rien, n'attendait rien.

Son agitation même n'était qu'une séquelle de temps révolus, quand elle brûlait encore de savoir comment vivait sa fille Malinka, quand elle désespérait de l'apprendre mais ne pouvait encore admettre qu'elle ne saurait jamais.

À présent Clarisse Rivière avait l'impression que sa mère ne voulait plus rien savoir, qu'il était trop tard, que l'équilibre qu'elle avait finalement trouvé dans le silence et l'incertitude en aurait été rompu pour un profit douteux.

Car, puisqu'elle ne connaissait pas même l'existence de Richard ni celle de Ladivine, que lui aurait apporté maintenant de voir une photo de leurs visages d'adultes, d'étrangers qui ne savaient rien d'elle ?

Ne lui auraient-ils pas semblé, ces visages souriants, ces visages qui s'offraient à la vie et ne se souciaient nullement d'elle, la mère de Malinka, et qui étaient heureux dans l'ignorance de son existence, ne lui auraient-ils pas semblé hostiles, écrasants dans l'évidence de leur contentement ?

Sa mère servait le café, puis elle disait : Je m'habille, ce qui signifiait qu'elle s'en allait ôter le jean et le sweat-shirt qu'elle portait à l'intérieur pour revêtir le pantalon de tergal beige et le chemisier fleuri ou à petits carreaux qu'elle ne mettait que pour sortir, transformant ainsi la femme jeune qu'elle paraissait être encore avec ses membres minces et droits bien moulés dans le coton délavé, en dame d'un certain âge, d'allure vieillotte, modeste, prolétaire.

Et plus les années passaient et plus semblait s'agrandir l'écart entre l'allure juvénile qu'elle conservait chez elle, qui ne bougeait pas, et la tournure désuète et humble qui devenait la sienne quand elle se préparait à sortir, comme s'il avait fallu que la vérité de la vieillesse et de la gêne éclatât quelque part à défaut, songeait Clarisse Rivière, de la vérité essentielle, celle de sa vie même.

Puis elles s'en allaient toutes les deux par les rues de Sainte-Croix pour une promenade qui ne variait jamais.

Si le hasard les faisait tomber sur une connaissance, la

mère de Malinka s'arrêtait un peu raide, un peu solennelle, pareille à une reine très légèrement importunée, juste le temps d'échanger quelques propos sans conséquence avec l'autre femme qui ne pouvait s'empêcher, malgré l'habitude, de jeter des regards furtifs, curieux vers Clarisse Rivière immobile et froide, sachant, cette voisine, cette partenaire de belote, qu'il s'agissait là de la fille bien qu'on ne la lui eût jamais présentée et respectant instinctivement la tacite interdiction de poser des questions, même de paraître s'apercevoir qu'il y avait auprès de la mère une femme silencieuse au visage blanc.

La mère de Malinka promenait ainsi sa fille comme l'objet de son déshonneur, d'un déshonneur si grand que le regard même ne pouvait se porter dessus, et seule Clarisse Rivière savait que sa mère, au contraire, avait toujours été fière d'elle sans réserve et que c'était elle, Clarisse Rivière, qui donnait le bras à l'objet de sa honte.

Elles revenaient dans le petit appartement que toute lumière avait déjà quitté en milieu d'après-midi.

La mère de Malinka se lançait alors dans la préparation d'une douceur compliquée, tarte, petits-fours, entremets, qu'elle ne pourrait pas achever avant le départ de Clarisse Rivière, le sachant pourtant et feignant de croire que sa fille emporterait ce dessert chez elle, feignant de croire que sa fille se réjouirait de rapporter chez elle où vivaient probablement (et elle, la mère, le subodorant sans doute car elle n'en savait rien, car elle ignorait qui et combien de personnes partageaient la vie de sa fille) des êtres qui n'étaient pas au courant de son existence et auxquels il faudrait mentir sur l'origine des pâtisseries, feignant de le croire pourtant.

Clarisse Rivière avait cessé de lutter depuis longtemps.

Elle s'asseyait dans le fauteuil de velours et, paisible, indifférente, presque apathique, suivait des yeux sa mère qui allait et venait nerveusement dans la petite cuisine, fourrageait dans les placards à la recherche d'ingrédients et de vaisselle.

Et elle, Clarisse Rivière, la regardait sans la voir, paisible, indifférente, immobile dans le fauteuil de velours comme si c'eût été elle la vieille femme, et de froides, d'impersonnelles pensées voletaient par son esprit tranquille.

Elle songeait qu'il ne lui eût pas été difficile de rapporter à la maison un gâteau confectionné par sa mère, car ni Richard ni Ladivine, qui n'étaient pas d'un naturel méfiant ou curieux, ne lui eussent posé de questions à ce sujet.

Mais elle ne l'aurait pas fait, songeait-elle.

Elle aurait plutôt jeté le gâteau dans une poubelle de la gare.

La mère de Malinka ne devait s'introduire dans la vie de Clarisse Rivière sous nulle forme et elle seule, Clarisse Rivière, pouvait se permettre de manger la nourriture qu'elle préparait, le gâteau de larmes, les biscuits pétris de colère.

Elle seule, Clarisse Rivière, car l'amertume la traversait sans se répandre en elle.

Elle laissait ainsi ses dures petites pensées tourner par son esprit comme des oiseaux criailleurs et sa mère ne pouvait les entendre, elle s'affairait et ne pouvait rien entendre.

Sa mère parlait, commentant ses propres gestes, et, à mesure que passait l'heure et se rapprochait l'instant du départ, se lançait mécaniquement dans un discours

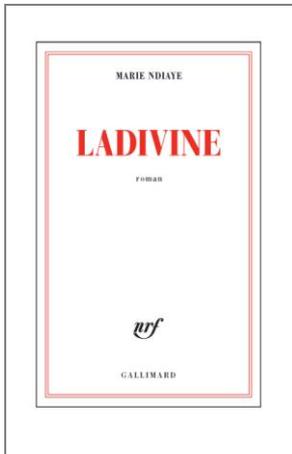
*Œuvres de Marie NDiaye (suite)*

*Chez Albin Michel jeunesse*

LES PARADIS DE PRUNELLE, 2002.

*Chez l'Arbre Vengeur*

Y PENSER SANS CESSER, 2011.



# Ladivine

## Marie NDiaye

Cette édition électronique du livre  
*Ladivine* de Marie NDiaye  
a été réalisée le 30 janvier 2013  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782070126699 - Numéro d'édition : 170091).

Code Sodis : N32309 - ISBN : 9782072312700  
Numéro d'édition : 223586.